

L'histoire d'Ysabé

Lôrence Settini

«Je souffrirai donc avec l'autre, sans me perdre...».

Roland Barthes

Fragment d'un discours amoureux

Ils vous ont emmené un jour d'avril. Il faisait froid. Le givre avait recouvert les toits des immeubles. Vous n'avez pas protesté. Une larme a coulé sur votre joue droite, puis gelé. Vous me regardiez fixement, et je savais bien, moi, que vous me suppliez de vous aimez encore et de vous attendre encore.

J'ai passé ma vie à vous attendre mais je ne l'ai pas toujours su. D'ailleurs, lorsque vous êtes arrivé je ne vous ai pas reconnu. C'est quand vous avez passé votre main dans vos cheveux, et que ce geste m'a bouleversée, que j'ai compris. Un amour, ça commence quelquefois par un rien. Vous, vous êtes arrivé dans ma vie comme ça, par effraction presque. Je vous ai demandé «Qu'attendez-vous de moi ?», vous avez eu un drôle de sourire, un peu écorché et là aussi j'ai compris. Je ne pouvais pas me détourner et rajouter à votre tourment. Je n'ai pas eu de compassion, non, ce n'était pas cela. J'étais émue par votre visage et curieuse de connaître l'histoire qu'il renfermait. Après, j'ai su, mais cela a pris du temps car vous ne vous livriez pas facilement. Pourtant, vous répétiez souvent que vous m'aimiez et je croyais que cela pouvait suffire pour partager les secrets. Mais non. Vous racontiez l'histoire par petits bouts. Elle s'appelait Ysabé. Vous lui aviez appris de jolie choses, le nom des étoiles et les paroles fragiles ; ça, c'était certain, elle ne l'oublierait pas et elle aurait, elle aussi, un secret à partager. Vous ne disiez cependant jamais qui elle était.

Quelquefois, vous partiez. Vous laissiez un mot sur l'oreiller à *tout de suite*. J'attendais. Quelques jours. Quelques semaines. Alliez-vous la rejoindre ? Où pourriez-vous la rejoindre ? J'acceptais vos absences. J'acceptais vos silences. J'acceptais tout de vous. Je vous aimais.

Les voisins demandaient de vos nouvelles, certains téléphonaient. Je disais toujours *tout va bien*. Quelquefois même, nous étions invités. Je trouvais des excuses et je me rendais seule à ces invitations. Je devais vivre, vous comprenez, vivre et fleurir notre maison. Vous aimiez mon goût pour la vie. Même dans les moments de désenchantement, j'aimais vivre. Je n'ai pas écarté la souffrance. Je ne l'ai pas cultivée non plus, mais quand elle est arrivée, je l'ai acceptée. Je ne m'y suis pas perdue.

La première fois, j'ai été prévenue par téléphone et par la police. Je suis venue vous chercher. Cette première fois, il n'y a pas eu de déposition. Comment inventorier des cris ? Ils ont seulement constaté : un individu hurlait, dans les

jardins du Luxembourg, à une heure déraisonnable, des mots incompréhensibles. Nous ne pleurons pas. Ni vous, ni moi. Vous m'aviez prise par l'épaule. Nous avons marché jusqu'à la voiture. Nous ne nous sommes rien dit. Sur votre visage, ça ressemblait à la guerre, une bataille qui vous défigurait et qui ensanglantait votre regard. J'ai tellement aimé votre regard. Gris, fixe, plein de poèmes et d'interrogations.

Trois jours après, un vendredi, je me souviens parfaitement bien, vous avez tenté de m'expliquer *c'est à cause d'Ysabé il fallait bien que je lui dise sinon elle n'aurait pas compris.*

- Lui dire quoi, Léo ? Quelle Ysabé ?

Là j'ai pleuré et j'ai pensé – il est fou -.

Votre mère est venue le dimanche suivant, à l'heure du thé comme d'habitude, et comme d'habitude, elle vous a demandé de ses nouvelles. Quelles nouvelles et quelle Ysabé ?

Là, j'ai pleuré et j'ai pensé : elle est folle aussi !

Et puis, vous savez bien comment sont les choses. Les jours passent et chacun croit qu'il oublie et que ça ne recommencera pas. Vous n'avez pas reparlé d'elle pendant plusieurs semaines. Quelque chose avait changé dans votre attitude ? Je ne sais pas dire quoi exactement. Votre façon d'être. Il vous arrivait même d'être gai. Vous passiez votre temps à me préparer des surprises. C'est vrai, nous riions beaucoup...

Jusqu'à ce que la surprise devienne un enfer.

La dernière fois, j'étais rentrée plus tard de l'atelier. Je venais de finir la commande de Madame Olia, L'objet était noble ; cristal, éclats de verre et taffetas. J'étais épuisée mais satisfaite de mon travail. Sur le chemin du retour, je pensais à la nouvelle surprise. J'avais envie d'une soirée tranquille, sans bruits, sans heurts.

J'ai monté les escaliers, j'ai ouvert la porte, j'ai hurlé.

Rouge sang, vous aviez tout repeint en rouge sang. Votre visage même vos cheveux. «Qu'as-tu fait, Léo, qu'as-tu fait ?» et vous avez dit *c'est Ysabé sa couleur préférée.* Là, j'ai pensé que quelque chose saignait dans votre tête. Quelle Ysabé, mais quelle Ysabé ? Vous aviez déversé des litres de peinture rouge dans la baignoire et vous vous y étiez baigné.

Qu'aurais-je pu faire d'autre ? Ils avaient des blouses blanches et ils vous ont emmené ? Pas sans Ysabé, vous les avez suppliés.

J'ai tout fait repeindre en blanc et j'ai déménagé. Je devais vivre, vous comprenez, vivre et fleurir ma maison.

Je n'avais pas le droit de vous voir. Je vous téléphonais mais on ne me donnait que de vagues nouvelles, sans détails. Je vous écrivais des lettres qui n'en étaient

pas. Je n'ai jamais su écrire une vraie lettre. Je vous envoyais des mots qui allaient bien avec mes pensées *Longue saison, morte saison, vous êtes si loin* ou même *Je pense à vous et cela occupe mes soirées*. On ne vous a jamais donné ces courriers. Il fallait impérativement que vous soyez coupé du monde c'est pour mieux guérir mon enfant, c'est pour mieux mourir.

J'étais si seule. Votre mère continuait à venir chaque dimanche. Elle s'asseyait dans le fauteuil bleu, elle croisait ses bras sur sa poitrine, et puis rien. Elle me regardait, je la regardais. Nous avions en fait les yeux rivés sur votre absence. À peu près deux heures s'écoulaient à chaque fois ainsi et elle repartait comme elle était venue, avec une seule idée en tête : prendre des nouvelles d'Ysabé.

Plusieurs dimanches passèrent ainsi, sans vous. Ce silence devenait de plus en plus insupportable. Alors, un dimanche j'ai hurlé *Ysabé va bien, Ysabé va très bien !* Votre mère a souri violemment, atrocement. C'est cette réponse que vous faisiez toujours. C'est cette réponse que je fis chaque nouveau dimanche qui passa.

Un jour, elle m'apprit l'horrible nouvelle. Vous étiez mort.

Mort de quoi exactement ?

Une douleur indescriptible me saisit la poitrine. Le temps de reprendre ma respiration et j'ai dit *Ysabé va bien. Bien. Très bien.*

Je ne me suis jamais entrée dans votre souffrance. J'ai essayé de vivre à vos côtés comme une femme vit aux côtés d'un homme qu'elle aime. Je ne m'y suis pas perdue mais c'est pire aujourd'hui parce que c'est votre folie qui est devenue la mienne.

Votre mère est un monstre, elle invente des folies pour tuer ceux qu'elle n'aime pas. Elle ne vous aimait pas et elle exigeait de vous que vous fassiez revivre votre petite sœur, morte subitement alors qu'elle dormait à vos côtés.

Morte de quoi exactement ?

Votre folie est devenue la mienne, votre mère est mon tyran et Ysabé va bien.